



Howard Zinn

Adapté par Rebecca Stefoff

1898-2006 : LES CONFLITS

UNE HISTOIRE

POPULAIRE

DES USA



POUR LES ADOS



AU DIABLE VAUVERT

*Une histoire populaire
des États-Unis
pour les ados*

Volume 2
1898-2006 : les conflits

AU DIABLE VAUVERT

ISBN : 978-2-84626-259-0

© Howard Zinn, 2007

Publié en 2007 par Seven Stories Press, New York, USA

© Éditions Au diable vauvert, 2010, pour la présente édition

Crédits iconographiques : Corbis

Au diable vauvert

www.audible.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

contact@audible.com

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Howard Zinn
Adapté par Rebecca Stefoff

*Une histoire populaire
des États-Unis
pour les ados*

Volume 2
1898-2006 : les conflits

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Diniz Galhos

À tous les parents et tous les professeurs qui au long des années ont réclamé une histoire du peuple pour les jeunes, ainsi qu'aux jeunes générations qui, nous l'espérons, utiliseront tous leurs talents pour rendre ce monde meilleur.

Merci à Dan Simon, de Seven Stories Press, pour avoir initié cette Histoire populaire des États-Unis pour les ados, et à Theresa Noll, également de Seven Stories Press, pour avoir dirigé ce projet si efficacement.

Un hommage tout spécial à Rebecca Stefoff, pour s'être attelée à la tâche héroïque d'adapter Une histoire populaire des États-Unis pour les jeunes lecteurs.

Sommaire

Introduction	9
Chapitre 1 : Lutte des classes	15
Chapitre 2 : La première guerre mondiale	31
Chapitre 3 : Une époque difficile	45
Chapitre 4 : La seconde guerre mondiale et la guerre froide	63
Chapitre 5 : La révolte des noirs et les droits civiques	81
Chapitre 6 : Le Viêt-nam	97
Chapitre 7 : Surprises	113
Chapitre 8 : Sous contrôle ?	129
Chapitre 9 : La petite routine de la politique	143
Chapitre 10 : Résistance	157
Chapitre 11 : La fin du xx ^e siècle	173
Chapitre 12 : La « guerre contre le terrorisme »	187
Chapitre 13 : Guerre en Irak, conflit aux États-Unis	201
Chapitre 14 : « Levez-vous, tels des lions »	219
Glossaire	227

Introduction

Depuis la première publication de mon livre *Une histoire populaire des États-Unis*, il y a de cela vingt-cinq ans, parents et enseignants n'ont eu de cesse de m'en demander une version attrayante pour les jeunes. Je suis donc extrêmement heureux que Seven Stories Press et Rebecca Stefoff se soient attelés à la tâche héroïque d'adapter mon ouvrage à l'attention des jeunes lecteurs.

Au fil des ans, j'ai souvent eu droit à ces questions récurrentes : « Pensez-vous que votre histoire des États-Unis, qui est radicalement différente des versions enseignées, convienne à un jeune lectorat ? N'est-elle pas susceptible de susciter chez eux une certaine désillusion vis-à-vis de notre pays ? Est-il juste d'être aussi critique à l'endroit des politiques conduites ? Est-il juste de saper le prestige des héros traditionnels de notre nation, tels que Christophe Colomb, Andrew Jackson ou Theodore Roosevelt ?

N'est-il pas antipatriotique d'insister sur l'esclavage, le racisme, les massacres d'Indiens, l'exploitation des travailleurs, l'expansion et le développement impitoyables des États-Unis au détriment des Indiens et des citoyens d'autres pays ? »

Je me suis toujours demandé ce qui poussait certaines personnes à croire que les adultes étaient en mesure d'entendre des points de vue aussi critiques, mais pas des enfants ou des adolescents. Ces gens sont-ils réellement convaincus que les jeunes sont incapables de s'intéresser à de tels sujets ? Il me semble injuste de traiter les jeunes lecteurs comme s'ils n'étaient pas assez mûrs pour regarder en face les politiques menées par leur pays. Tout cela se résume à une simple question d'honnêteté. De la même façon qu'il nous faut, en tant qu'individus, reconnaître nos erreurs en toute honnêteté pour espérer les corriger, il me semble que nous devrions reconnaître nos fautes lorsqu'il est question des politiques menées par notre pays.

De mon point de vue, le patriotisme n'est pas l'acceptation aveugle des décisions du gouvernement. Un tel comportement est tout sauf une caractéristique d'un régime démocratique. Quand j'étais enfant, on nous enseignait que lorsqu'un peuple ne remettait pas en question les actions de son gouvernement, c'était le signe qu'on avait affaire à un État totalitaire. Le fait de vivre dans un État démocratique suppose qu'on a le droit de critiquer la politique menée par son gouvernement.

Les principes essentiels de la démocratie sont exposés dans la Déclaration d'indépendance, qui fut adoptée en 1776 afin de signifier que les colonies américaines ne reconnaissent plus la domination britannique. La Déclaration stipule clairement qu'aucun gouvernement n'est sacré, ou au-delà de toute critique, car tout gouvernement est une création artificielle, conçue par le peuple afin de garantir le droit de chacun à « la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur ». Et lorsqu'un gouvernement ne remplit pas cette obligation, toujours selon la Déclaration, « il est du droit du peuple de modifier ou d'abolir le gouvernement ».

Et s'il est du droit du peuple « de modifier ou d'abolir » le gouvernement, il est aussi de son droit, assurément, de le critiquer.

Je ne crains pas de désillusionner les jeunes en soulignant les défauts de nos héros traditionnels. Nous devrions être capables de dire la vérité au sujet de ces personnes qu'on nous a enseigné à considérer comme des héros, et qui en vérité sont loin de mériter notre admiration. Pourquoi devrions-nous considérer comme héroïque le fait d'avoir balayé un territoire inconnu d'une violence véhémente, à la manière de Christophe Colomb, à seule fin d'y trouver de l'or ? Pourquoi devrions-nous considérer comme héroïque le fait de chasser les Indiens de leurs terres, à la manière d'Andrew Jackson ? Pourquoi devrions-nous considérer Theodore Roosevelt comme un héros

pour avoir été l'instigateur de la guerre hispano-américaine, chassant l'Espagne de Cuba non pour libérer l'île, mais pour en prendre le contrôle ?

C'est vrai, nous avons tous besoin de héros, de personnes que l'on admire et que l'on considère comme des exemples pour l'humanité. Mais je préfère considérer Bartolomé de Las Casas comme un héros, pour avoir révélé les violences perpétrées par Christophe Colomb à l'encontre des Indiens des Bahamas. Je préfère considérer les Indiens Cherokee comme des héros, pour la résistance qu'ils opposèrent lorsqu'on voulut les chasser des terres où ils vivaient. De mon point de vue, c'est Mark Twain qui est un héros, pour s'en être pris au président Theodore Roosevelt après que celui-ci eut salué un général américain qui avait massacré des centaines de personnes aux Philippines. Je considère Helen Keller comme une héroïne parce qu'elle critiqua la décision du président Woodrow Wilson d'envoyer de jeunes Américains dans cette boucherie que fut la première guerre mondiale.

Mon point de vue, critique vis-à-vis de la guerre, du racisme et de toute forme d'injustice économique, s'applique à l'ensemble de l'histoire des États-Unis, y compris la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui.

Plus de cinq ans ont passé depuis la dernière édition d'*Une histoire populaire des États-Unis*, et la présente édition, destinée aux jeunes, me donne l'occasion de

mettre à jour cette histoire, au tout dernier chapitre, jusqu'à la fin de l'année 2006, au beau milieu du second mandat présidentiel de George W. Bush, trois ans et demi après le début de l'invasion de l'Irak par les États-Unis d'Amérique.

Howard Zinn, 2007

CHAPITRE 1

Lutte des classes



À l'aube du xx^e siècle, la colère montait en Amérique. Les États-Unis venaient de remporter la guerre hispano-américaine. Emma Goldman, anarchiste et féministe de l'époque, se souvint plus tard de la vague de patriotisme suscitée par les guerres menées à Cuba et aux Philippines :

« Comme nos cœurs brûlaient d'indignation envers ces ignobles Espagnols! [...] Mais lorsque la fumée de la guerre se fut dissipée, lorsque les morts furent enterrés, et lorsque le coût de la guerre se rappela au peuple par une augmentation du prix des denrées de première nécessité et des loyers – en somme, lorsque nous dessaoulâmes de notre ivresse patriotique – il nous apparut soudain que la véritable cause de la

Ci-contre : Parents arrivant à la morgue de la ville de New York pour identifier les corps de leurs proches, victimes de l'incendie de la Triangle Shirtwaist Company (1911).

guerre hispano-américaine avait été le prix du sucre [...], que les vies, le sang et l'argent du peuple américain avaient servi à protéger les intérêts des capitalistes américains. »

De célèbres écrivains américains s'exprimèrent en faveur du socialisme, avec des mots très durs à l'encontre du système capitaliste. *Le Talon de fer*, roman de Jack London publié en 1906, présente une vision futuriste d'une société socialiste et fraternelle. La même année, Upton Sinclair publie *La Jungle*, roman dans lequel un personnage rêve d'un État socialiste. *La Jungle* attira en outre l'attention de l'opinion publique sur les conditions de travail choquantes dans l'industrie de la viande. Après sa publication, le gouvernement vota des lois afin de réguler cette industrie.

Ces auteurs, et d'autres encore, alimentaient le mécontentement et la colère à l'égard du système en place. Ils étudiaient la mauvaise gestion et les pratiques injustes des entreprises, du gouvernement, et de la société en général, puis les exposaient au grand jour dans des journaux, des magazines ou des livres. Ida Tarbell, par exemple, écrivit au sujet des affaires de la Standard Oil Company, société pétrolière. Lincoln Steffens révéla la corruption politique qui régnait dans les villes américaines.

« Usines à sueur » et Wobblies

Dans tous les domaines industriels, on cherchait de nouvelles façons de produire plus pour gagner plus d'argent. L'une de ces techniques consistait à diviser la manufacture de produits en une série de tâches simples. Un ouvrier ne réaliserait plus tout seul un meuble, par exemple. Il s'occuperait dorénavant d'une seule partie du travail. Ainsi, le travailleur répéterait encore et toujours la même tâche, par exemple faire un trou ou appliquer de la colle, et, par conséquent, les entreprises pourraient engager une main-d'œuvre moins qualifiée. Les travailleurs devinrent interchangeables, presque autant que les machines qu'ils utilisaient, dépouillés de leur individualité et de leur humanité.

À New York, beaucoup d'immigrés fraîchement arrivés travaillaient dans des ateliers de confection qu'on appelait des « usines à sueur » (*sweatshops*). Dans ces ateliers, on travaillait pour des salaires de misère dans des conditions terribles. Les ouvriers et ouvrières étaient payés au nombre d'habits qu'ils cousaient, et non au nombre d'heures de travail effectuées. Beaucoup travaillaient chez eux.

L'une des cinq cents usines à sueur de New York s'appelait la Triangle Shirtwaist Company. Ses ouvrières firent grève au cours de l'hiver 1909. Vingt mille autres travailleurs se joignirent à elles. L'une des grévistes, Pauline Newman, se remémora plus tard ces événements : « Par milliers, les gens quittaient leurs

ateliers», écrit-elle. « Nous étions au mois de novembre, nous n'avions pas de manteaux en fourrure pour nous tenir chaud, mais un esprit commun nous portait et ne nous quittait pas une seule seconde [...] »

La mobilisation dura des mois, malgré la police, les briseurs de grève et les arrestations. Pourtant, bien que les ouvrières finirent par obtenir gain de cause sur certaines de leurs exigences, les conditions de travail dans les ateliers ne changèrent pas vraiment. En mars 1911, un incendie se déclara dans l'immeuble de la Triangle Shirtwaist Company. Le feu grimpa si haut que les échelles des pompiers étaient trop courtes pour leur permettre de l'atteindre. Les personnes qui y travaillaient, de jeunes femmes pour la plupart, se retrouvèrent piégées, enfermées dans des pièces que leurs employeurs verrouillaient en toute illégalité. Certaines fuirent les flammes en se jetant par les fenêtres. D'autres furent brûlées vives. À la fin du sinistre, on dénombra cent quarante-six morts. Cent mille New-Yorkais participèrent à la marche funèbre organisée en leur mémoire.

Le mouvement syndical ne cessait de croître, mais le syndicat le plus important des États-Unis, la Fédération américaine du travail (*American Federation of Labor*, dite AFL) ne représentait pas tous les travailleurs. Ses membres étaient quasiment tous des hommes, blancs, et qualifiés. Les noirs n'y étaient pas les bienvenus. Les femmes représentaient un cinquième de la main-d'œuvre américaine en 1910, pourtant seule une sur

cent était syndiquée. En outre, les dirigeants de l'AFL semblaient ne valoir guère mieux que les patrons d'entreprise. Ils se faisaient protéger par des « gros bras » (souvent des repris de justice) qui passaient à tabac tout membre du syndicat qui les critiquait.

Les travailleurs aspirant à un changement radical avaient besoin d'un nouveau syndicat. Lors d'un meeting réunissant des anarchistes, des socialistes et des syndicalistes à Chicago, celui-ci vit le jour. Les Travailleurs industriels du monde (*Industrial Workers of the World*, dits iww) se fixèrent comme but d'unir et d'organiser l'ensemble des travailleurs de toutes les industries en « un seul et énorme syndicat », sans distinction de sexe, d'origine ethnique ou de niveau de qualification.

Les iww furent bientôt surnommés « Wobblies », mot dont l'origine reste obscure. Les Wobblies étaient courageux et prêts à répondre à la force par la force. Lorsqu'en 1909 ils firent grève contre l'U.S. Steel Company, en Pennsylvanie, l'État envoya des troupes rétablir l'ordre. Les iww promirent de tuer un soldat à chaque gréviste tué. Trois soldats et quatre grévistes moururent durant un affrontement à l'arme à feu, mais les grévistes ne cessèrent de se battre qu'après avoir remporté la victoire.

Les iww s'inspiraient d'une nouvelle idée qui se développait en Espagne, en Italie et en France. Il s'agissait de l'anarcho-syndicalisme, selon lequel les travailleurs pouvaient prendre le pouvoir, non pas

par une révolte armée visant à renverser le gouvernement, mais en bloquant le système économique. Pour ce faire, la seule solution était d'organiser une grève générale, une grève à laquelle participeraient tous les travailleurs de toutes les professions et de tous les secteurs, unis par un objectif commun.

Au cours des dix premières années de leur existence, les iww devinrent une véritable menace pour la classe capitaliste des États-Unis. Le syndicat ne comptait jamais plus de cinq ou dix mille membres à la fois, mais leur capacité à organiser des grèves et des manifestations avait un énorme impact sur le pays. Leurs dirigeants voyageaient partout : beaucoup d'entre eux étaient sans emploi ou allaient de région en région en tant que travailleurs itinérants. Ils chantaient, débattaient et propageaient ainsi leur message et l'esprit qui les animait.

Ces meneurs subirent des passages à tabac, des peines de prison, et quelques-uns furent même assassinés. Un procès pour meurtre impliquant Joe Hill, organisateur des iww, retint l'attention du monde entier. Hill était un chanteur, auteur-compositeur : ses chansons amusantes, mordantes et engagées firent de lui une véritable légende. Par exemple, *Le Prédicateur et l'Esclave* (*The Preacher and the Slave*) vise l'une des cibles préférées des iww, l'Église, qui semblait souvent ignorer les souffrances des pauvres et de la classe ouvrière :

*Des prédicateurs chevelus sortent tous les soirs
Et vous expliquent ce qui est bien et ce qui est mal ;
Mais quand on leur demande quelque chose à grignoter
Ils répondent toujours d'une voix sucrée :
Tu mangeras, bientôt, bientôt,
Dans ce merveilleux pays tout en haut ;
Travaille et prie, mange du foin
Au ciel, on te donnera de la tarte quand tu seras mort.*

En 1915, Hill fut accusé du meurtre d'un épicier à Salt Lake City, dans l'Utah, au cours d'un vol à main armée. Aucun élément ne permettait de prouver qu'il était responsable de cet assassinat, mais il y avait assez de preuves indirectes pour qu'un jury le juge coupable. Dix mille personnes écrivirent au gouverneur de l'Utah pour protester contre le verdict, mais Joe Hill fut quand même exécuté par un peloton. Avant de mourir, il écrivit à Bill Haywood, un autre dirigeant des IWW : « Ne perdez pas un instant à pleurer ma mort. Organisez-vous. »

Socialisme, sexe et origine ethnique

Les combats syndicaux se multipliaient. Dans les années 1890, le nombre de grèves par an s'éleva à environ un millier. En 1904, on en compta quatre mille. En voyant la loi et l'armée se ranger systématiquement du côté des riches, des centaines de milliers

d'Américains commencèrent à s'intéresser sérieusement au socialisme.

Le socialisme américain était né dans les villes, au sein de petits cercles d'immigrés juifs et allemands. Mais au fil des ans, il se propagea et s'américanisa. Aux quatre coins du pays, pas moins d'un million d'Américains lisaient des journaux socialistes.

Le Parti socialiste américain fut créé en 1901. Eugene Debs, qui était devenu socialiste après avoir été emprisonné au cours d'une grève, en fut le porte-parole. À ses yeux, le syndicalisme ne se résumait pas à organiser des grèves et à demander des hausses de salaire. Sa finalité était de « renverser le système capitaliste et la propriété privée des moyens de production [...] et d'aboutir à la liberté de l'ensemble de la classe des travailleurs, et même de l'humanité tout entière ».

Debs se présenta cinq fois à l'élection présidentielle en tant que candidat du Parti socialiste qui compta jusqu'à cent mille membres. L'État où il était le plus puissant était l'Oklahoma, où plus d'une centaine de socialistes furent élus à des postes officiels.

Certaines féministes engagées dans la lutte pour les droits des femmes au début du xx^e siècle étaient également socialistes. Elles étaient confrontées à des questions aussi complexes qu'importantes : si le système économique venait à changer, les femmes deviendraient-elles les égales des hommes ? Valait-il mieux œuvrer à un changement révolutionnaire de la société ou lutter pour les droits des femmes dans le

système établi? Beaucoup de femmes s'intéressaient moins au changement social qu'au droit de vote. Lors d'une rencontre amicale avec le leader socialiste Eugene Debs, la féministe Susan B. Anthony dit : « Donnez-nous le droit de vote, et nous vous donnerons le socialisme. » Debs lui répondit : « Donnez-nous le socialisme, et nous vous donnerons le droit de vote. »

Des socialistes telles que Helen Keller considéraient que le droit de vote ne constituait pas une revendication suffisante. Aveugle et sourde, elle lutta pour un changement avec pour seules armes son esprit et sa plume. En 1911, elle écrit : « Notre démocratie n'est rien de plus qu'un mot. Nous votons? Qu'est-ce que cela signifie? [...] Que nous choisissons entre bonnet blanc et blanc bonnet. »

Les femmes noires subissaient une double oppression, rabaissées aussi bien à cause de leur origine ethnique qu'à cause de leur sexe. Une infirmière américaine noire écrit dans un journal en 1912 :

« Nous autres pauvres travailleuses noires du Sud menons un terrible combat. [...] D'un côté, nous sommes attaquées par les hommes noirs, qui devraient pourtant être nos protecteurs naturels; et, que ce soit dans la cuisine, devant le baquet, au-dessus de la machine à coudre, derrière le landau ou face à la planche à repasser, nous ne sommes guère plus que des chevaux de trait, des bêtes de somme, des esclaves! »

Le début du xx^e siècle fut une sinistre période pour les Américains noirs, marquée par des lynchages semaine après semaine, et des émeutes racistes et meurtrières dans des villes telles que Brownsville, dans le Texas, ou Atlanta, en Géorgie. Le gouvernement ne faisait rien pour protéger ses citoyens noirs.

Ceux-ci commencèrent à s'organiser. En 1905, W.E.B. Du Bois (professeur et auteur respecté, sympathisant de la cause socialiste) appela les leaders noirs du pays à participer à un meeting au Canada, près des chutes du Niagara. Ce fut le début du « mouvement Niagara ». Cinq ans plus tard, une émeute raciste à Springfield, dans l'État de l'Illinois, entraîna la création de l'Association nationale pour la promotion des gens de couleur (*National Association for the Advancement of Colored People*, dite NAACP). Ce nouveau groupe était essentiellement dirigé par des blancs. Du Bois était le seul leader noir de l'association. La NAACP se concentrait sur l'éducation et la fin du racisme par voies légales, mais Du Bois représentait l'esprit de fort engagement politique du mouvement Niagara.

Le mouvement progressiste et la grève du charbon du Colorado

Les noirs, les féministes, les syndicalistes et les socialistes avaient clairement compris qu'ils ne pouvaient pas compter sur l'aide du gouvernement national. Pourtant, beaucoup de livres d'histoire baptisent le

début du xx^e siècle « période progressiste ». Il est vrai que les premières années de ce siècle virent bon nombre de réformes, mais elles furent faites à contrecœur. Leur finalité n'était pas d'apporter des changements à la société mais d'apaiser le mécontentement du peuple.

Cette période fut nommée « progressiste » parce que de nouvelles lois furent édictées pour l'inspection sanitaire des viandes, pour la régulation des chemins de fer, le contrôle des monopoles, ainsi que celui des aliments et des médicaments en circulation aux États-Unis. Les lois du travail instituèrent des revenus minimaux et des heures de travail fixes. On commença à mener des inspections de sécurité sur les lieux de travail et à payer les travailleurs blessés dans l'exercice de leur profession. La Constitution américaine fut changée afin que les sénateurs soient élus directement par le peuple, et non par les corps législatifs des États.

Les gens ordinaires bénéficièrent bel et bien de ces changements, mais les conditions de vie ne varièrent pas vraiment pour les fermiers qui louaient leurs terres, les ouvriers, les habitants des bidonvilles, les mineurs, les travailleurs agricoles, et tout travailleur ou travailleuse, noir ou blanc.

Le gouvernement avait toujours à cœur de protéger un système qui profitait aux classes les plus privilégiées. À titre d'exemple, Theodore Roosevelt acquit une réputation de « casseur de trusts », c'est-à-dire

de politicien fortement opposé aux monopoles. Mais deux hommes au service du multimillionnaire J.P. Morgan se mirent d'accord avec Roosevelt afin de s'assurer que la « casse des trusts » n'irait pas trop loin. Ses conseillers étaient des industriels et des banquiers, pas des syndicalistes ou des travailleurs.

Le mouvement progressiste comptait dans ses rangs des réformateurs honnêtes et convaincus, et d'autres, comme Roosevelt, qui se contentaient de se faire passer pour des progressistes. En réalité, ces derniers étaient des conservateurs, opposés au changement et soucieux de préserver l'équilibre des pouvoirs et des richesses en place. Ces deux sortes de progressistes se sentaient investis de la même mission d'étouffer le socialisme. Ils étaient convaincus qu'en améliorant les conditions de vie du peuple, ils sauraient empêcher ce qu'une progressiste avait un jour appelé « la menace du socialisme ».

Le Parti socialiste était en pleine évolution. En 1910, Victor Berger devint son premier élu au Congrès des États-Unis. En 1911, on dénombrait soixante-treize maires et mille deux cents socialistes occupant des postes municipaux. Les journaux parlèrent de « la marée montante du socialisme ».

L'objectif des progressistes était de sauver le capitalisme en résolvant ses pires problèmes. Ils croyaient ainsi pouvoir mettre un terme à la guerre des classes qui ne cessait de se développer et dressait les travailleurs contre les élites économiques et politiques.

Une grève initiée par des mineurs du Colorado en septembre 1913 fut l'une des batailles les plus amères et les plus violentes de cette guerre.

À la suite de l'assassinat d'un syndicaliste, onze mille mineurs firent grève. La famille Rockefeller, propriétaire de la mine de charbon où ils travaillaient, envoya des hommes armés de mitrailleuses mener des raids contre les campements de grévistes. Ceux-ci luttèrent pour empêcher les briseurs de grève de les remplacer à leurs postes, et pour que la mine reste fermée. Quand le gouverneur envoya la garde nationale mettre un terme à la grève, les Rockefeller payèrent eux-mêmes les soldes des gardes.

Il s'ensuivit de violentes batailles, des trahisons et des massacres. En avril 1914, les cadavres de treize femmes et enfants furent découverts dans un puits, tués par un incendie provoqué par les gardes nationaux. Les médias relayèrent cette information dans tout le pays. Des grèves, des manifestations et des protestations éclatèrent partout.

Le président Woodrow Wilson finit par envoyer des troupes fédérales pour écraser la grève. Au total, soixante-six hommes, femmes et enfants étaient morts. Aucun soldat, aucun gardien de la mine ne fut accusé de quelque crime que ce soit.

La lutte de classe féroce qui avait éclaté dans le Colorado est un révélateur de ce qui se passait à l'époque dans l'ensemble des États-Unis. En dépit des réformes qui avaient été menées et des lois qui

avaient été votées, la menace d'une révolte sociale demeurait bien présente. Et le chômage et la pauvreté ne cessaient de croître.

Le patriotisme et le militarisme suffiraient-ils à étouffer ce vent de révolte social? Les États-Unis étaient sur le point d'en avoir le cœur net : quatre mois plus tard éclaterait en Europe la première guerre mondiale.